

L'avenir de la terre

Techniques mixtes

© Hervé BERNARD 1995 - 2009

Exposition composée de 20 à 50 panneaux présentant en alternance trois photos et un panoramique d'Hervé BERNARD sur le thème de l'avenir de la terre.

«Mais où est le péril, / Là croit aussi ce qui sauve.»

Hölderlin

Photographe-graphiste de formation, je définirais mon travail comme celui d'un metteur en images. En effet, que je travaille sur le Jardin des Tuileries, le thème de la transparence, des réseaux informatiques, du temps (Chronos), de la puissance d'un ordinateur ou encore de l'avenir de la terre, mon rôle est d'illustrer un thème ou de mettre en forme une émotion. Quand je parle d'illustrer, il ne s'agit pas d'orner un texte. Il s'agit bien d'appuyer un concept, ou de décrire la rencontre que je fais avec un lieu, une idée, qui déclenchent une émotion. C'est à dire, mettre en lumière au sens étymologique du verbe illustrer.

Avec ce travail sur l'avenir de la terre, développé depuis 1993, composé de photos de reportage et d'illustrations construites autour de la terre photographiée par satellite, j'essaie de constituer un ensemble d'images qui montre les deux directions de notre interaction avec notre résidence. Afin d'éveiller notre

attention sans pour autant déclencher un sentiment d'impuissance et de frustration qui n'engendrerait qu'inaction. Pour cela, j'alterne entre photos-alarmes et photos illustrant une issue positive à cette tâche qui nous incombe à l'orée du XXI^e siècle: prendre soin de notre maison-terre.

Je n'oublierais jamais la première fois que j'ai vu les images de la terre photographiée depuis un satellite, c'était dans Paris-Match. Immédiatement, comme beaucoup de gens, probablement frappé par sa beauté, quelque chose a pris naissance, cette impression de fragilité, un peu fugace au départ, mais qui s'est renforcée avec la vision à la télévision des images filmées depuis une capsule Apollo, à moins que je ne les ai vues dans l'ordre inverse, mais l'important n'est pas là, de toute manière, dans ma mémoire, ces deux instants ne font qu'un: le choc de la découverte.

A deux autres reprises, cette image m'a frappé à nouveau et cette impression de fragilité c'est retrouvée renforcée. Il s'agit des images prises ensuite depuis la navette spatiale lors de l'un de ses tous premiers vols, toujours à la télévision. Je me souviens encore de cette image, au premier plan la soute de la navette et le bras manipulateur. Au fond, au loin, la terre. Et à nouveau, cette sensation de fragilité et pourtant même dans les proportions de

l'image, ce n'était pas logique. La navette au premier plan aurait dû me paraître fragile, j'aurais pu-du sentir la petitesse de l'homme face à cette grande chose qu'est une planète. Eh bien, non, là encore, c'est le phénomène inverse.

La troisième fois, c'est en 1995, je suis à Washington, je visite le Smithsonian Institute, la programmation de la salle Imax annonce la prochaine projection d'un film sur la terre tournée depuis Discovery. Je pénètre dans la salle, impressionnante par sa hauteur, d'un côté un mur de gradins, de l'autre un écran de plus de vingt mètres de haut: je m'installe dans les rangs qui correspondent au milieu de l'image par reflex et pour bien «profiter du spectacle». Je vois à nouveau ces images qui ne me sont plus inconnues mais, pour la première fois dans une pareille dimension –ce n'est pas la première fois que je vois des images d'une telle taille, j'ai fréquenté à plusieurs reprises les salles géantes de Las Vegas– je les trouve toujours aussi belles mais ce qui me frappe, c'est que contre toute attente, à nouveau, je ressens la terre toujours aussi fragile, voire encore plus fragile dans cette immensité noire, j'aurais pu, dû me sentir écrasé, elle occupe 80% de l'écran. Combien de pages de discours, d'arguments faudrait-il écrire pour obtenir un effet similaire à cette photo de la terre?

Hervé BERNARD